

LE GRAND TINTOUIN

UNE
CREATION
THEATRE
ACTION



Interview de
Fernan GARNIER
par
Claude CHARBONNIER

« *Le grand tintouin* » c'est le titre de la dernière création de l'équipe grenobloise « *Théâtre-Action* ». Ecrite par Renata Scant et Fernan Garnier, elle évoque, à travers la répression du professeur de lettres Pierre Alban et la prise de conscience d'un de ses élèves (Claude Magni), la crise actuelle de l'enseignement. Le groupe départemental de l'Isère a estimé que l'intérêt de la démarche de cette jeune troupe professionnelle justifiait qu'un tel spectacle soit présent au congrès de Montpellier. C'est pourquoi il a accepté d'en assumer les risques financiers. Deux représentations du *Grand tintouin*, suivies d'un débat avec les auteurs et les acteurs, seront données les 26 et 27 mars à 21 h dans la salle des fêtes de la Cité universitaire.

En attendant, Fernan Garnier expose ici quelques-uns des objectifs de l'équipe dont il fait partie.

— Pourquoi, à Grenoble où il existe une richesse assez grande dans le domaine de la culture, avoir créé « *Théâtre-Action* », c'est-à-dire une nouvelle troupe ?

— Lorsqu'on a créé l'association en janvier 1972, c'était pour avoir un outil de travail qui n'existait pas sur Grenoble. Renata Scant, à son arrivée ici, a travaillé à la Maison de la Culture dans le cadre du groupe animation littéraire de Philippe De Boissy ; mais la première chose qu'on lui ait dite c'est : « *D'accord pour les animations en milieu scolaire, mais pas de création ; c'est impossible à l'intérieur de la Maison de la Culture.* » A partir de ce moment-là on a essayé de voir comment on pourrait créer un outil, une structure qui nous permette de faire de la création.

L'association s'est donné comme objectifs la création théâtrale mais aussi les autres formes de création mais ceci en liaison très étroite avec la formation, l'animation en milieu jeunes, scolaire, adulte, etc.

— Comment êtes-vous organisés ?

— Pour l'instant nous fonctionnons selon la structure « association loi de 1901 » qui est l'employeur des comédiens. Renata Scant qui assume la direction de l'équipe est responsable devant cette association du fonctionnement du groupe... L'équipe comprend aujourd'hui 7 comédiens qui sont en même temps animateurs et 2 personnes chargées de l'animation, de la formation d'adultes et pour moi par exemple

l'administration, les relations publiques. Il y a un très gros travail à faire parallèlement au travail de création. Depuis octobre on a fait par exemple une animation d'un mois dans un groupe scolaire de la ville qui s'est terminée par une rencontre de jeu dramatique où les différentes classes ont pu confronter leurs réalisations, dans la maison de quartier qui est elle-même au centre d'une autre opération d'animation qui s'adresse aux jeunes du quartier. Il y a eu aussi tout un travail de formation en direction du secteur enfance ce trimestre.

— Vous aviez monté l'an dernier une pièce sur les problèmes des jeunes apprentis : « L'heure du cochon ». Pourquoi avoir choisi d'aborder maintenant les problèmes de l'enseignement ?

— D'abord parce qu'il se trouve que plusieurs membres de l'équipe ont été enseignants et qu'on avait des choses à dire sur ce problème. Et puis dans les animations non seulement en milieu scolaire, mais aussi de façon très forte en milieu jeunes, dans les quartiers, on s'est rendu compte, à travers les jeux dramatiques, de la place très importante que tenait l'école pour les adolescents...

Chaque fois qu'ils parlaient de l'école, ça a été un moment décisif de l'animation. Les jeunes qu'on rencontre dans les quartiers ont été, en général, expulsés de l'institution scolaire et dans leur jeu dramatique ils racontent, ils jouent comment ça s'est passé. En même temps, on fait un travail de formation avec des enseignants, donc en prise avec les problèmes d'actualité. Et il nous a paru important de créer un spectacle sur l'enseignement car ça touche à tous les secteurs de la population.

— Quel but assignez-vous à cette pièce ?

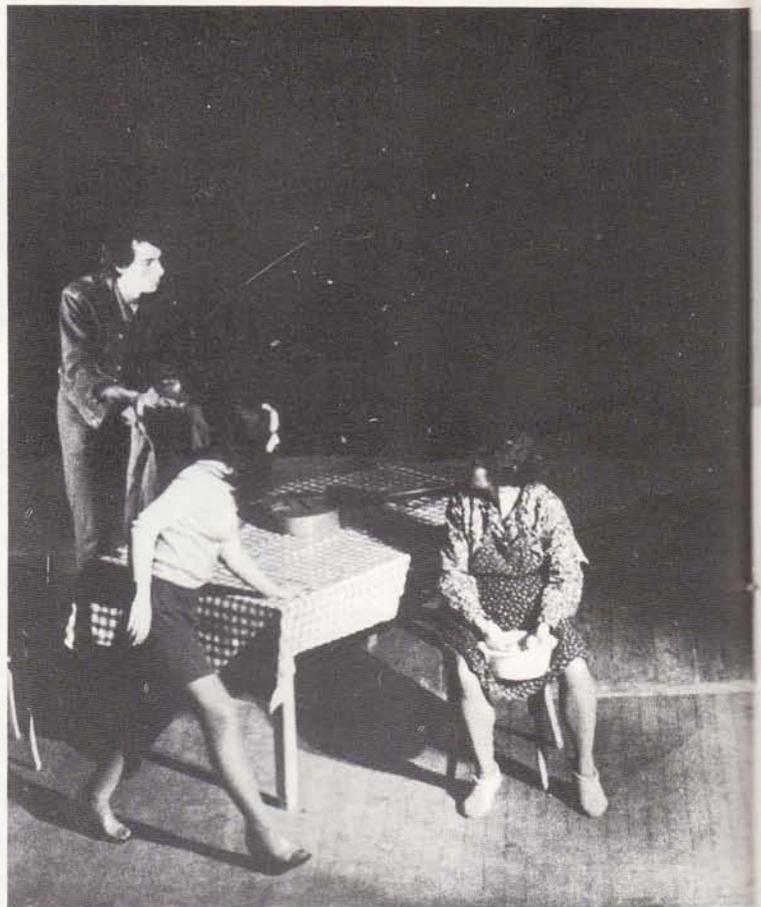
— C'est une question qu'on nous pose souvent. On nous dit : « Vous vous faites plaisir ; vous faites plaisir aux jeunes à qui vous dites ce qu'ils souhaitent entendre ; les enseignants qui partagent votre analyse sont contents mais les autres ne changeront pas d'un iota... Donc, tout ça, ça ne sert à rien. » Pour nous l'objectif était, à travers un langage dramatique, de poser un problème de la façon la plus complexe et la plus globale possible et d'essayer de montrer, à travers un cas précis, celui de Pierre Alban, le professeur de lettres de la pièce, comment se produit et se développe le processus qui conduit un certain nombre d'enseignants à être suspendus.

— Il s'agit donc de montrer de façon un peu plus évidente qu'on ne les voit dans la réalité où ils sont parfois noyés dans des péripéties secondaires, les mécanismes de répression dans l'enseignement.

— Oui, et puis aussi de montrer les différentes forces sociales qui interviennent à ce moment-là. Finalement on a voulu montrer que l'école est au centre des luttes sociales et que les classes sociales interviennent dans cette lutte pour défendre leurs propres intérêts.

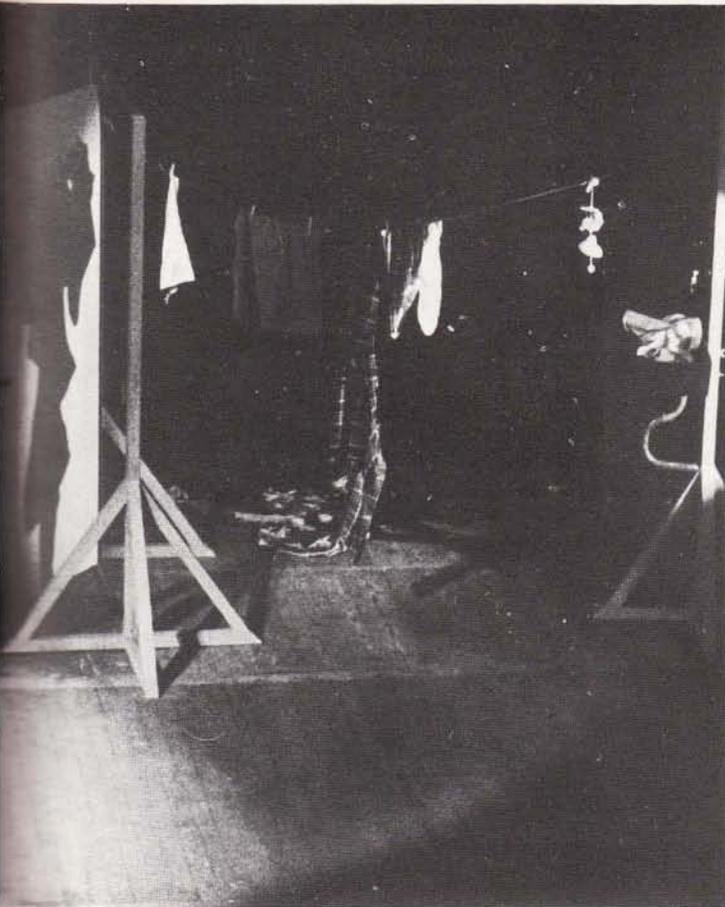
— Le texte de la pièce (1) est le résultat d'une collaboration entre Renata Scant qui est comédienne et qui a donc une pratique du langage théâtral et toi, Fernan Garnier, qui as davantage une pratique de l'écriture. Comment s'organise, s'élabore votre travail commun ?

(1) Paru aux Editions P.J. Oswald (12 F).



↑ Claude MAGNI (P. Deschamps) explique à sa mère (R. Scant) et à sa sœur





E. Audouard) la grève et l'occupation du collège. (Photos Jo GENOVESE).



— On pensait à la pièce depuis octobre 1972 et on avait déjà mis sur pied un premier essai de scénario. On en a discuté en cours d'année et puis on s'était donné le mois d'août 1973 pour élaborer le texte définitif. On discute énormément ensemble pour se mettre d'accord sur l'intrigue, les personnages... il y a tout un travail de gestation qui se fait au niveau de la discussion. Après, une construction du scénario s'organise, on se dit « cette scène, moi je l'écris », on se répartit le travail en quelque sorte ; ensuite on se lit ce qu'on a écrit, on le discute, on le corrige, on le transforme, on élimine ou on rajoute... On a mis environ trois semaines pour écrire le texte... Et le travail se poursuit au moment où on monte le spectacle. Au cours des répétitions et même des premières représentations, il y a tout un travail de mise au point qui s'effectue : on précise, on réajuste certains passages.

— *Tu as dit que vous aviez été enseignants. Est-ce qu'on peut parler alors d'une création à partir d'éléments autobiographiques ?*

— Oui ! c'est vrai... Quand on a écrit le personnage du directeur, par exemple, moi je pensais à un directeur précis. Ce qui est très étonnant, c'est que pas mal d'enseignants y reconnaissent le leur... Ce qu'on a voulu montrer, c'est un homme complètement dévoré par sa fonction et qui n'existe que par une série de masques successifs : il joue les séducteurs face à la petite bourgeoise qui dispose d'un certain pouvoir, il se transforme en inspecteur de police devant Mme Magni qui est femme d'ouvrier. On a traduit ça visuellement par des changements de costume... Vers la fin du spectacle, au moment où il est séquestré par les lycéens en grève, on le voit utiliser en raccourci tous les systèmes de masque qu'il possède — du Père Noël... au C.R.S. — et comme tout échoue, il se décompose littéralement jusqu'à en avoir la colique... C'est une tentative de démythification de l'autorité — à travers le langage théâtral, le jeu de l'acteur — qui s'accompagne pour les jeunes et une partie des spectateurs d'un sentiment de libération par rapport à la peur du système hiérarchique... La peur change de camp.

— *Comment avez-vous monté cette pièce ? Il y a au début un prologue où vous expliquez que les problèmes budgétaires vous contraignent à des choix draconiens... et à faire jouer quatre personnages par le même comédien...*

— On a eu 50 000 F de la ville de Grenoble pour fonctionner pendant l'année 1973. On les a conservés entièrement pour créer ce spectacle. C'est-à-dire qu'on a pu payer les comédiens (1 500 F par mois), le décor, les costumes, les frais administratifs, etc. Et encore on n'a pas payé la main-d'œuvre pour la construction du décor et la confection des costumes assurés par le Théâtre de Grenoble...

Mais c'est la première année où, au niveau des salaires, on atteint ces chiffres. Pendant longtemps chaque comédien a dû se contenter de... 800 F au maximum.

— *Vous avez déjà présenté la pièce une vingtaine de fois. Comment les gens ont-ils réagi ?*

— On a rencontré des publics très différents : des enseignants, des lycéens, des jeunes travailleurs, des étudiants, des apprentis, des élèves de C.E.T., des

parents, etc. En général les réactions sont très favorables, la salle réagit bien ; à la fin du spectacle, il y a toujours un débat où les gens expriment leur point de vue. Plusieurs fois on nous a accusé de caricaturer la réalité et c'est vrai que certains personnages sont grossis, mais grossis à la façon de Daumier par exemple, pour faire éclater la vérité profonde d'un individu. Autrement, dans l'ensemble, le spectacle marche très bien et les réactions sont très favorables, à part (et c'est une réserve importante)... les gens du culturel de Grenoble... Par exemple l'animateur théâtral de la Maison de la Culture a estimé que c'était un spectacle insuffisamment abouti sur le plan esthétique et a discuté l'analyse, le rapport entre la pièce, le théâtre et la réalité.

— *On vous a fait parfois le reproche amical d'avoir sur l'école une vision très pessimiste. Si on suit l'analyse du Grand tintouin, il semble qu'il n'y ait pas d'autre alternative qu'une pratique pédagogique ultra-traditionnelle ou l'exclusion de l'Education Nationale, conséquence d'une transformation radicale de la pédagogie et des rapports profs-élèves. Or par exemple, les copains du mouvement Freinet pensent honnêtement qu'il y a peut-être une troisième voie, qu'ils changent quelque chose de l'intérieur, que ça ne se fait pas sans mal, sans dégâts, sans bagarre... Or, ça n'apparaît pas dans la pièce. C'est voulu ?*

— Ce qui se passe, je crois, c'est que les spectateurs ont tendance à s'identifier à certains personnages et à en refuser d'autres... Pour nous, quand on a écrit la pièce, il n'était pas question de choisir un personnage qui soit notre porte-parole. C'est d'un ensemble d'attitudes que naît une possibilité de synthèse... Alban va au « casse-gueule » parce qu'il refuse un travail collectif (équipe de profs, mouvement pédagogique, syndicat, etc.) pour mener un combat individuel... Ça, c'est dit, en toutes lettres, c'est clair. Une de ses collègues qui partage ses préoccupations pédagogiques mais ne conçoit une action que dans le cadre d'un groupe, le lui dit... Peut-être que le personnage n'a pas assez de relief, ce serait à discuter, mais il existe. Maintenant je crois, malgré tout, que la situation dans le milieu scolaire est très difficile pour tout le monde. La pièce n'est pas pessimiste... Elle dépeint une réalité... Elle voudrait aider les gens qui la voient à mieux comprendre ce qu'ils vivent.

— *Et à se poser des questions.*

— Oui... et je dirais même : à transformer leur pratique. Si quelqu'un pige, après avoir vu la pièce, que l'attitude politique dans son métier, c'est d'éviter de se battre en solitaire parce que le spectacle démontre que ça conduit à l'échec, notre travail aura été positif.

— *Le groupe Freinet de l'Isère qui travaille souvent avec vous vous a invités à présenter cette pièce au XXXe Congrès de l'Ecole Moderne. Vous avez accepté sans hésitation. Qu'attendez-vous de cette rencontre ?*

— Le mouvement Freinet travaille dans un certain sens à l'intérieur du système scolaire et même de la société, c'est-à-dire qu'il a à côté de ses options pédagogiques, des options politiques, humaines... qui découlent de l'expression libre, du développement des possibilités créatrices, du respect des autres, etc. Sur le plan culturel, avec notre langage et nos possibilités propres, je crois que nous poursuivons la même démarche, que nos objectifs sont identiques... Et je trouve qu'il est très important qu'on puisse de temps en temps confronter nos expériences, discuter de nos difficultés, de nos problèmes, de nos réussites aussi...

Et il me semble aussi indispensable qu'on puisse mieux se connaître, mieux connaître les démarches du travail de chacun, afin de conjuguer nos efforts pour avancer ensemble plus vite dans la voie qu'on s'est tracée, pour accélérer le processus de maturation et de transformation.

Propos recueillis par
Claude CHARBONNIER

REALISATIONS DE THEATRE-ACTION

- « *KRAHO LE MIRADOR* » : spectacle pour enfants.
- « *LA COURSE D'OBSTACLES* » : sketch d'intervention sur les problèmes de la sélection dans l'enseignement.
- « *L'HEURE DU COCHON* » : les apprentis dans le système et la société capitalistes.
- « *LE DIEU BRISE* » : sketch d'intervention sur la presse et les Jeux Olympiques. (Comment la presse a présenté et exploité les J.O. et l'attentat de Munich.)
- « *C'EST CARLOS QUE JE VEUX* » : spectacle pour enfants.
- « *IL FAUT SAUVER LAURELIE* » : spectacle musical pour enfants, avec la collaboration de Jean Laisné.
- « *IL FAUT ESPERER QUE CE PETIT JEU-LA FINIRA BIENTOT* » : montage de chansons de la période révolutionnaire.
- « *GRENOBLE VILLE ECLATEE* » : réalisation collective sur l'histoire et les problèmes actuels de Grenoble, créée à l'issue d'un stage de jeu dramatique (1-10 juillet 1973).
- « *LE GRAND TINTOUIN* ».

Sur le travail de Théâtre-Action, vous pouvez lire :

- « *Travail théâtral* », hiver 72-73.
- « *Esprit* », mai 1973 (les animateurs).
- « *Le Monde* » du 24 janvier (article de L. Dandrel).
- « *L'Éducateur* » n° 2, octobre 1973 (article de F. Garnier).

Photo GENOVESE

